



HÁSKÓLI ÍSLANDS

Hugvísindasvið

**Un mémoire de BA sur *Les Âmes grises*
de Philippe Claudel**

La culpabilité

Ritgerð til B.A.-prófs

Þuríður Elín Steinarsdóttir

Janúar 2011

Háskóli Íslands

Hugvísindadeild

Franska

**Mémoire de BA sur *Les Âmes grises*
de Philippe Claudel**

La culpabilité

Ritgerð til B.A.-prófs

Þurfiður Elín Steinardóttir

Kt.: 270661-2469

Leiðbeinandi: Irma Erlingsdóttir

Janúar 2011

Résumé

Ce mémoire porte sur l'œuvre de l'écrivain français Philippe Claudel. Nous commençons par une présentation générale de l'auteur qui a acquis une grande popularité dernièrement en France avec bientôt à son actif vingt livres publiés depuis 1999. Dans notre étude nous nous concentrerons presque exclusivement sur son roman *Les Âmes grises*. Le thème de la culpabilité est récurrent chez Claudel, notamment dans ses romans *Les Âmes grises* et *Le rapport de Brodeck* ainsi que son film *Il y a longtemps que je t'aime*.

La base de notre travail est l'analyse du roman, *Les Âmes grises*. Cette analyse se portera sur les raisons et les effets de la culpabilité que nous traiterons à travers les personnages principaux et secondaire du livre. Le roman propose une galerie de personnages gris et noirs qui mêlent leurs destins dans un pays meurtri par la guerre. Les crimes, les meurtres, la haine, la classe sociale, la souffrance, le regret, le chagrin, la peur et la honte sont les thèmes principaux abordés dans notre étude. La langue employée par Claudel dans *Les Âmes grises* est empreinte de l'ancien ce qui rend l'histoire racontée plus crédible. Même si nous sommes dans le temps d'autrefois, nous retrouverons la nature humaine aussi compliquée.

Table des matières

Résumé	3
Table des matières	4
Introduction	5
I. Les raisons pour la culpabilité dans <i>Les Âmes grises</i>	10
I.1. Le crimes	10
I.2. La guerre/ la haine/ la lâcheté	14
I.3. Les classes sociales (les petits gens/ les bourgeois ; le faible/ le fort)	17
II. Les effets de la culpabilité dans <i>Les Âmes grises</i>	21
II.1 La souffrance/ le regret/ le remords/ le chagrin	21
II.2. La peur/ la honte	25
II.3. Les personnages secondaires et leurs histoires symboliques	28
Conclusion	31
Bibliographie générale	33
Sources sur internet	34

Introduction

«L'écriture, c'est à la fois une respiration, une nécessité, un vrai bonheur »¹. Ainsi décrit l'écrivain français Philippe Claudel son rapport à l'écriture. Depuis l'âge de 16 ans, il écrit des histoires mais ce n'est que vingt ans plus tard qu'il publie son premier livre. Il gagne sa vie en enseignant et déclare : « Écrire n'est pas un métier. On est écrivain 24 heures sur 24 [...] C'est davantage une attitude envers le monde, envers la vie, une façon d'être, de sentir les choses ou de voir les autres. C'est une sorte d'état d'esprit, mais pas réellement un métier [...] dans la mesure où personne ne vous l'apprend, qu'il n'y a pas de formation, pas d'école et pas d'études pour s'y consacrer. »². Néanmoins, Claudel a beaucoup lu, comme le signale P.J. Catinchi dans un article paru dans *Le Monde* et se dit influencé par un certain nombre d'écrivains : « L'homme est prompt à reconnaître ses dettes, les pensionnaires de son panthéon, Nerval, Borges, Céline, Proust ou Dostoïevski, Simenon et Giono, mais aussi Calet ou Hardellet, auquel il consacra sa thèse. »³.

Considéré comme l'un des meilleurs auteurs contemporains, Philippe Claudel est à la fois enseignant, scénariste et écrivain⁴. Il est agrégé de français et professeur d'université. Il devient vite un auteur productif écrivant des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre et des scénarios pour le cinéma. Il enseigne en prison, dans des centres pour handicapés, à l'université et à l'institut du cinéma. Son premier roman *Meuse l'oubli* est paru en 1999. Il remporte le Prix Marcel-Pagnol et le Prix France Télévisions pour *Quelques uns des cent regrets* paru en 2000. Il obtient d'autres Prix comme le Prix Goncourt de la nouvelle pour *Les petites mécaniques* en 2003, le Prix Renaudot pour *Les Âmes grises* aussi en 2003 et le Prix Goncourt des lycéens pour *Le rapport de Brodeck* en 2007. Comme réalisateur il a reçu le César du meilleur premier film en 2008 pour son film *Il y a longtemps que je t'aime*. Son roman, le plus connu,

¹ Carpentier, Mélanie : « Le conteur humaniste ». *Evene.fr*, mars 2006.
(<http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-philippe-claudel-petite-fille-monsieur-linh-295.php> site consulté 25.01.2010.)

² Jarry, Hélène : « Philippe Claudel ». *La France en Chine*, 30.08.2005.
(<http://www.ambafrance-cn.org/Philippe-Claudel.html?lang=fr> site consulté 03.02.2010.)

³ Catinchi, Philippe-Jean : « Philippe Claudel, l'écriture de la patience ». *LeMonde.fr*, 24.12.2003.

⁴ Carpentier, Mélanie : « Biographie de Philippe Claudel ». *Evene.fr*, 2008.
(<http://www.evene.fr/celebre/biographie/philippe-claudel-14999.php> site consulté 21.09.2010.)

Les Âmes grises est traduit en au moins 23 langues. La Chine est le premier pays étranger à le publier. Comme les années passent, la liste des œuvres devient longue et augmente sans cesse. Les œuvres que Philippe Claudel a publiées à ce jour sont les suivantes :

- Meuse l'oubli (1999)
- Le Café d'Excelsior (2000)
- Barrio Torres (2000)
- J'abandonne (2000)
- Quelques uns des cent regrets (2000)
- Au revoir Monsieur Friant (2001), essai
- Le Bruit des trousseaux (2002)
- Nos si proches orientes (2002)
- Les Petites Mécaniques (2003)
- Les Âmes grises (2003)
- Les Âmes grises (2005), film, Réalisateur : Yves Angelo
- Trois petites histoires de jouets (2003)
- Mirahaela (2008)
- La petite Fille de monsieur Linh (2005)
- Le Monde sans les enfants et autres histoires (2006)
- Le rapport de Brodeck (2007)
- Parle-moi d'amour (2008), théâtre
- Il y a longtemps que je t'aime (2008), film
- Le Paquet (2010), théâtre
- L'Enquête (2010)⁵

Né en Lorraine en 1962 dans une famille prolétaire et élevé près de la Meurthe, Claudel évoque volontiers dans son œuvre le Nord de la France, la nature, l'histoire et la guerre. Il localise ses histoires fréquemment dans une petite ville provinciale sans nom. Dans ses plus grands romans (*Les Âmes grises/ Le rapport de Brodeck*) nous

⁵ Arguedas, Pascale : « Philippe Claudel ». *Calou, l'ivre de lecture*, 2010.
(http://calounet.pagesperso-orange.fr/biographies/claudel_biographie.htm site consulté 21.09. 2010.)

savons à peu près où se trouve la ville en question. Nous sommes en France près de la frontière allemande, en Lorraine mais les villes qu'il décrit n'existent pas réellement. Claudel donne au lecteur la liberté d'imaginer le lieu exact où se passe l'histoire. La nature est importante dans le déroulement de l'histoire racontée. Le mauvais temps ou beau temps évoque l'ambiance. Le narrateur annonce des événements graves en décrivant une nature froide, noire et triste alors qu'il expose de jolies fleurs et de beau temps quand les choses qui arrivent sont joyeuses.

Le style est différent d'une œuvre à une autre et le langage est relativement simple à lire tout en étant poétique. Les images sont fortes. La beauté est quelquefois dans le laid et le cruel. Parfois il fait couler le texte lentement comme une rivière qui emporte dans son flux le lecteur vers la fin. Dans *Les Âmes grises* et *Le rapport de Brodeck*, la langue a la couleur d'ancienne. J.B. Harang décrit ce maniement du langage ainsi : « d'user d'une écriture médiane entre notre langue d'aujourd'hui et le réel qu'on suppose d'un siècle en arrière »⁶. Nous sommes souvent dans la tête des personnages principaux et l'auteur est omniscient. Les personnages en général sont ni bons ni mauvais. Ils sont au contraire subtilement peints.

Philippe Claudel écrit des romans complexes avec beaucoup de personnages (par exemple : *Les Âmes grises*, *Le rapport de Brodeck*) mais aussi des livres plus simples et courts qui sont presque comme de « longues » nouvelles (*La petite fille de Monsieur Lihn/ Le Café de l'Excelsior*). Il puise en plus dans sa propre vie pour trouver ses personnages et ses histoires. Il fait des œuvres plus ou moins autobiographiques ainsi que *Le Bruit des trousseaux* qui se passe en prison où il a travaillé comme professeur. En effet l'emprisonnement est un sujet fréquent dans ses œuvres. Toutes ses œuvres parlent des questions de l'homme face au monde, de l'humanité et de la souffrance. Claudel décrit volontiers des situations extrêmes. Il nous permet de voir les choses à travers le regard de ses personnages : les grandes questions telles que celle de la culpabilité, du jugement des autres, du mépris, de l'abandon, du regret mais aussi de l'amour et de l'amitié sont au cœur de ses romans. La mort et le crime sont fort présents. Nous avons maintes fois un secret ou un mystère qui suscite la curiosité du lecteur et lui donne l'envie de continuer la lecture ou de regarder jusqu'au bout le film. Par ses romans, il nous emmène dans un univers fictif néanmoins empreint de réalité.

⁶ Harang, Jean-Baptiste : « Le prix Renaudot aux « Ames grises ». *Liberation.fr*, 04.11. 2003.

Son livre *Les Âmes grises* place Claudel parmi les romanciers français reconnus du XXI^e siècle. L'intrigue du roman se déroule en plein hiver 1917, avec la guerre en toile de fond, dans une ville surnommée « V » au Nord-Est de la France. Une fillette de dix ans est retrouvée morte dans l'eau d'un canal. « *L'Affaire* » autour de laquelle tourne le récit commence avec cet infanticide. Sous la forme d'une enquête professionnelle, le narrateur-policier qui a vécu un drame, que l'on découvre petit à petit, part à la reconquête de sa propre paix intérieure tout en essayant de trouver le véritable meurtrier de la jeune fille. Les suspects sont vite identifiés. Les deux déserteurs sont douteux mais nous pouvons aussi facilement soupçonner le procureur froid, raide et qui manque de compétence sociale. Le récit non linéaire nous mène à la recherche d'une vérité sociale et humaine. Une vérité pour les petits gens et une autre pour les nantis. La galerie des personnages est large, complexe et psychologiquement travaillée. Presque tous les villageois sortent de la mémoire du narrateur et à travers ses yeux, le lecteur devine leur sort et leur destin. La guerre, les crimes, les événements difficiles, les coupables et les innocents, sortent de la brume. Claudel situe son roman dans le passé mais il se soucie quand même des hommes dans le présent.

Les temps présents marqués par la consommation et la nouvelle technologie ont changé les habitudes de l'homme mais sa nature n'a pas beaucoup changé. Nous lisons peu de livres et passons plus de temps devant nos ordinateurs. Néanmoins, les choses auxquelles nous nous intéressons varient peu. Le professeur de littérature qu'est Philippe Claudel dit qu'il aimerait encourager les lecteurs des livres à lire beaucoup plus. Il fournit au lecteur des nouveaux livres avec ses histoires contenant des questions auxquelles le lecteur peut réfléchir. Claudel dit : « Mes livres évoquent l'homme dans des moments de crise, de guerre, donc évidemment, c'est dur, tragique, mais moi je suis plutôt du côté des optimistes indémodables »⁷. C'est pourquoi ses livres sont intéressants et pas trop sombres. Ils reflètent la vie dure et triste mais montrent aussi des circonstances lumineuses.

Claudel choisit d'explorer la nature humaine dans ses œuvres. Cette nature si complexe, imparfaite, captivante voire incroyable, est la source dans laquelle il puise

⁷ Carpentier, Mélanie : « De l'ombre à la lumière ». *Evene.fr*, mars 2008. (<http://www.evene.fr/cinema/actualite/interview-philippe-claudel-longtemps-que-je-t-aime-1246.php> site consulté 25.01. 2010.)

pour trouver sa matière. Dans *Les Âmes grises* il travaille, entre autres thèmes, sur la culpabilité. Il le traite aussi dans son roman, *Le rapport de Brodeck* et son film *Il y a longtemps que je t'aime*. Mais quelles sont les raisons les plus grandes pour la culpabilité dans *Les Âmes grises* ? Et comment traite-t-il ses effets ?

Dans *Les Âmes grises* Claudel explore la nature complexe de l'homme. Il explore les nombreuses facettes de la culpabilité. Dans notre travail, nous analyserons d'abord, à travers les personnages du roman et les événements importants, de quelle façon Claudel peint les raisons pour la culpabilité. Une notion et un sujet aussi vieux que l'homme. Ensuite nous étudierons les effets de la culpabilité sur l'homme, son entourage et son environnement. Les effets qui souvent entraînent de graves conséquences. Dans ce mémoire nous examinerons ainsi dans *Les Âmes grises* les raisons et les effets de la culpabilité à travers la lecture et l'analyse du roman.

I. Les raisons pour la culpabilité dans *Les Âmes grises*

I.1. Les crimes

Un meurtre est un crime grave. « L’Affaire », le meurtre d’un enfant et ce qui suit, est le fil rouge du livre *Les Âmes grises*. Il va de soi qu’il y a un coupable d’un tel assassinat et une enquête s’ensuit logiquement. La culpabilité a longtemps fait partie de l’humanité. Bien avant la Bible et le Christianisme les communautés des hommes ont eu besoin d’installer des lois et des règles à suivre pour ses populations. C’était déjà au treizième siècle avant J.C. que des lois interdisant de tuer un homme ont été formulées⁸. C’est forcément la même idée qui est dans le sixième commandement chrétien « Tu commettras point d'assassinat ». L’homme est imparfait. Ce qui est juste ou faux reste discutable. La faute d’Eve dans le jardin d’Eden a marquée chez les chrétiens le début des pêchés et la chute de l’homme. Obéir aux lois, ce n’est pas simple pour un homme imparfait. De plus nous avons les complications de la morale. On peut être coupable selon les lois ou au contraire on peut se sentir coupable selon sa propre conscience bien qu’on soit innocent selon les lois séculières. Si complexe est toujours la nature humaine.

Philippe Claudel nous montre dans son livre *Les Âmes grises* plusieurs personnages coupables des crimes qui varient selon la gravité et de la façon dont ils sont commis. Il nous fait réfléchir sur la culpabilité des hommes et pourquoi ils commettent des crimes souvent tout à fait inutiles et sans motif⁹. Le meurtre de Belle de jour, une fille de dix ans, peut éventuellement nous toucher bien plus que le massacre des milliers de personnes dans une guerre ayant lieu pas très loin. Un seul crime, l’acte de tuer une fillette innocente, est plus simple à saisir que des meurtres à l’échelle d’une guerre. Ces crimes sont horribles mais dans la guerre on considère qu’on a le droit et l’obligation de tuer. C’est en situant ces deux crimes dans le même lieu que le lecteur doit réfléchir sur la culpabilité et placer les coupables dans un contexte. D. Martin partage avec nous cet avis dans un article sur le livre publié en 2003 où il souligne l’importance du contexte : « Alors il [le narrateur] écrit. Pour se

⁸ Jónsson, Davíð Þór : « Úrelt lög » (Bakþankar). Reykjavík : *Fréttablaðið*, 18.09. 2010, p. 44.

⁹ « The French have a way of giving even the humdrum murder a philosophical turn, and such is the case with Claudel’s haunting novel... » Koning, Christina : « Grey Souls ». London : *The Times*, 15.04. 2006.

maintenir en vie. Dire sa vérité. Cet homme a de la pureté, de la candeur. Une noirceur cachée que l'on découvrira: autrement pourquoi s'intéresserait-il à la mort de cette unique enfant, en temps de guerre, quand la mitraille fauche des innocents par dizaines ? »¹⁰. Ici, nous trouvons la même idée du contexte, d'un seul meurtre contre plusieurs meurtres mais aussi le point de vue du narrateur qui raconte la vérité de « l'Affaire » en même temps que sa propre vie. Nous découvrons deux histoires parallèles et deux crimes aussi.

Nous avons tendance à protéger les plus petits mais ce n'est pas le cas de tous. Le juge Mierck, un des protagonistes du livre n'a pas beaucoup de sympathie pour l'enfant mort : « Et alors, qu'est-ce que vous voulez que ca me foute ? Un mort c'est un mort ! »¹¹ (p. 21). Ces mots dits devant le corps de la jeune fille que tout le monde connaissent et aimaient sont inconvenants. Son comportement est choquant. Le juge a l'air : « un peu rieur, avec dans les yeux le vif du plaisir d'avoir un crime... » (p. 21). C'est comme s'il se réjouissait du malheur des autres. Mierck n'est pas considéré sympathique par les villageois mais ils n'ont pas d'autres choix que de respecter les fonctionnaires, « c'était le juge Mierck, point à la ligne. Il avait sa place et il la tenait. On ne l'aimait guère mais on lui montrait du respect. » (p. 21). La majorité des habitants du village réagissent de manière similaire vis-à-vis du juge, « après sa réponse [froide et antipathique à la mort d'enfant] donc, le pays lui tourna le dos, d'un coup, et ne songea plus à lui qu'avec dégoût. » (p. 21). Mais celui qui tient le pouvoir est estimé ou du moins on fait semblant de le respecter.

Il y a des mots magiques, Juge, c'est un mot magique. Comme *Dieu*, comme *mort*, comme *enfant* [...] Ce sont les mots qui forcent le respect [...] En plus, *juge*, ça donne froid dans le dos, même quand on n'a rien à se reprocher et qu'on est blanc comme une colombe. (p. 180-181)

Apparemment, les gens ont peur de ce représentant de l'autorité même les plus innocents. Ce n'est guère possible de classer la cruauté des crimes, mais la plupart des hommes croient généralement que les crimes faits envers les jeunes et les

¹⁰ Martin, Daniel : « Les Âmes grises ». Paris : Magazine *littéraire*, octobre 2003, p. 75.

¹¹ Claudel, Philippe : *Les Âmes grises*. Paris : Édition Stock, 2003.

innocents sont les plus répugnants. C'est claire que ce n'est pas l'avis du juge Mierck. Il est coupable mais simplement d'une manque de pitié, d'un cœur gelé et d'une férocité. Les lois ne le condamnent pas pour cela et sa conscience (s'il en a une) est pure et élastique. Nous ne savons pas pourquoi le juge est devenu si dénaturé. Une raison possible est qu'il ne peut manier son pouvoir sans se transformer en démon. Son comportement est extrêmement égoïste et sans compassion. Il est encore plus animal qu'humain quand il mange des œufs auprès du corps de l'enfant. « *Belle de jour* reposait toujours sous son linceul de laine trempée. Ça ne lui avait pas gâté ses œufs au juge. Je suis même sûr qu'il les avait trouvé bien meilleurs... » (p. 24). Le pouvoir est dangereux et difficile pour certains. Il faut toujours faire attention et se soucier de la justice. Pour certains hommes immoraux comme le juge Mierck, le pouvoir est un instrument dangereux. Dans le livre de Philippe Claudel, *Le rapport de Brodeck*, paru en 2007, « Un admirable roman [...] sur l'altérité »¹², nous voyons une correspondance d'idées. Là, le pouvoir collectif est malmené au moins deux fois. La cause est la peur de la quasi-totalité des villageois autoritaires. La conséquence sera la mort de quelques villageois et des amis depuis longtemps ainsi que le meurtre de l'Anderer (un personnage, étranger qui est différent des autres et duquel les villageois ont peur). C'est une sorte de sacrifice des vies d'autres pour sauver la sienne. Est-ce qu'on a le droit de choisir ainsi au nom du nombre et du pouvoir ?

La recherche du meurtrier commence dans la ville. Deux déserteurs sont trouvés et soupçonnés du meurtre. L'un d'eux, un ouvrier d'imprimerie, s'avoue coupable tout de suite. En fait coupable de n'importe quoi. Il sait qu'on le fusillera de toute façon pour avoir déserté. Il est évident pour tous qui veulent bien le voir qu'il ment mais trouver un coupable est le plus important pour les autorités. Peu importe si c'est réellement le meurtrier de l'enfant ou non. Le soldat prend en mains le pouvoir et gagne dans ce combat en finissant par se suicider. Néanmoins, son copain reste dans les mains du juge Mierck et du colonel Matziev venu en ville à cause de la guerre. Matziev est de la même catégorie que Mierck. « Pas étonnant que ces deux-là, Mierck et Matziev, sans se connaître auparavant, et en étant l'un pour l'autre le jour et la nuit, se soient entendus comme larrons en foire. Ce n'est au fond qu'une question de salissure. » (p. 115). Ce n'est pas un genre auquel nous avons envie d'appartenir. Le soldat, le petit-Breton, n'a pas la même chance que l'imprimeur

¹² Nouchi, Frank : « Brodeck, ce héros » (Littératures). *LeMonde.fr*, 31.08. 2007.

mort. Il devient, coupable de meurtre ou non, la victime des deux diables d'hommes, Mierck et Matziev, qui ensemble commettent un crime épouvantable contre lui, la torture inhumaine. On peut se demander qui est le plus coupable ici ? Un éventuel meurtrier d'une fillette de dix ans ou le colonel qui tourmente un soldat de telle manière qu'il finit plus bête qu'homme. Le colonel est coupable de torture. Le juge lui permet de faire n'importe quoi. Les deux ont le pouvoir donné par leur position d'autorité. Ils malmènent leur puissance et pour eux la vérité n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est de tirer des confessions du soldat.

Un crime comme *l'Affaire*, vous pensez si ça secoue une région. C'est comme une onde [...] on a besoin d'une bonne paix civile à l'arrière, sinon, tout est fichu. Il n'y a pas trente-six façons de résoudre un assassinat. Je n'en connais que deux : soit on arrête le coupable, soit on arrête quelqu'un qu'on dit être le coupable [...] Dans les deux cas le résultat est le même pour la population. (p. 176)

La ville a besoin de terminer « l'Affaire » comme la guerre. Le juge et le colonel donnent un fautif aux gens. Un vrai ou faux coupable peu importe, il en faut seulement un « coupable », c'est tout. Les autorités de la ville dans *Le rapport de Brodeck* donnent d'une manière semblable les « innocents » à l'ennemi pour envoyer au camp d'extermination. C'est Brodeck et ses semblables qui sont d'une autre origine que la plupart des habitants de la ville. Face à l'ennemi et la peur de sa propre mort ils décident de sacrifier ces anciens amis innocents. Cela coïncide avec la pensée dans *Les Âmes grises* où « On est très égoïste dans ses drames propres » (p. 175-176), peut-être trop pour qu'on aide ou se soucie des autres souffrants ou en danger. Quant aux villageois coupables du crime d'égoïsme, ils se sentent mal. Le sentiment de culpabilité devient encore pire quand Brodeck revient après la guerre, plus ombre que homme, mais vivant. Pour le reste de leurs vies il est un témoignage vivant de leur lâcheté, leur honte, leur bassesse. Ici la culpabilité est collective.

Notre narrateur-policier garde aussi un secret d'un crime personnel qu'il a commis mais nous ne savons pas lequel avant les dernières pages. Cependant, ses sentiments de culpabilité et de regret sont évidents tout au long du livre. Nous y reviendrons plus en détail dans le chapitre II qui porte sur les effets de la culpabilité.

I.2. La guerre/ la haine/ la lâcheté

En parlant de la guerre, Claudel dit : « En effet, elle est présente dans tous mes livres. Plus ou moins. Souvent dans un arrière-plan, dans une suggestion, dans une mémoire. Certes aujourd'hui, vivre en France, c'est vivre dans un pays en paix, un pays démocratique, mais c'est vivre aussi dans un pays à côté duquel d'autres pays sont en guerre. La guerre est un état permanent de l'humanité. On peut en être plus ou moins conscient. On peut être plus ou moins touché de plein fouet. Elle est toujours là. Ceci pour expliquer qu'elle vienne et revienne soit de manière frontale, soit de façon indirecte dans mes livres »¹³. La guerre est omniprésente dans *Les Âmes grises*. Ce n'est pas que nous avons les descriptions détaillées des batailles, c'est plutôt le bruit de la guerre qui est quasiment palpable. Nous écoutons à travers le narrateur les sons des canons tous les jours et voyons les éclats des bombardements. J.B. Harang commente sur cette façon de présenter la guerre : « La force et la beauté de son livre sont de ne pas prendre la guerre de front, mais de la laisser gronder, rugir, au loin, si près, de l'autre côté de la colline. »¹⁴.

Lorsque le bruit s'arrête, nous savons que quelque chose d'encore plus horrible que la guerre s'est passée. La guerre est devenue les conditions de la vie normale. C'est peut-être à cela que Claudel veut que nous songions. Parce qu'il est vrai qu'il y a toujours une guerre quelque part dans le monde tant aujourd'hui qu'autrefois. Le bruit de la guerre est peut-être un peu comme la culpabilité. Ce n'est pas optionnel d'y échapper. Le sentiment est là, constamment présent. La guerre s'arrête un jour, pourtant les crimes qui ont été commis pendant la guerre continuent de tourmenter les âmes sensibles. La guerre, toujours néfaste, peut pourrir et détruire les hommes. Nous désirons la paix et en temps de guerre nous voulons nous en sortir et survivre. Nous avons lu des livres qui décrivent des hommes qui après la guerre sont plus ou moins blessés en corps et âme pour toujours. Les blessures d'âme sont souvent les plus graves. La guerre fait sortir chez des hommes des éléments noirs et mauvais. On ne naît pas soldat et on ne devient pas colonel, comme Matzjev sans la guerre.

¹³ Carpentier, Mélanie : « Le conteur humaniste ». *Evene.fr*, mars 2006. (<http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-philippe-claudel-petite-fille-monsieur-linh-295.php> site consulté 25.01. 2010.)

¹⁴ Harang, Jean-Baptiste : « Le prix Renaudot aux « Âmes grises ». *Liberation.fr*, 04.11. 2003.

Les plus coupables, les vrais criminels ne sont pas ceux qui se sentent les plus fortement coupables. Lorsque la cruauté de l'homme est associée au pouvoir, les crimes sont les plus graves. Soutenu par l'indifférence des autres et l'égoïsme, le personnage du juge Mierck « ne pouvait que haïr, [...] c'était là sa nature profonde. » (p. 27). C'est pourquoi il est si mauvais, c'est sa nature. Une nature qui se trouve chez tous les hommes mais qui chez Mierck, prend le dessus. Il est un des personnages les moins sympathiques du livre, son copain, le colonel Matziev l'est aussi. Leurs noms qui commencent par la lettre M nous fait penser au mal¹⁵ et à la mort. C'est cela qu'ils incarnent au moment où se passe « l'Affaire ». Matziev pourrit dans une prison à cause de son soutien à Dreyfus.

L'incident avait eu lieu en 1894 [...] Isidore Matziev [...] proclamé sa croyance en l'innocence du capitaine Dreyfus [...] Matziev revêtu de son uniforme, avait également lancé qu'il avait honte d'appartenir à une armée qui incarcérait les justes et laissait libres les vrais traîtres. (p. 122)

Nous remarquons une contradiction énorme entre le jeune colonel dreyfusard, courageux et le colonel tortionnaire. En 1894, il n'est pas encore corrompu. Il est un idéaliste, un héros. L'emprisonnement et la guerre font de lui un homme féroce et méchant.

La haine est une cruelle marinade : elle donne à la viande une saveur de déchet. En définitive, Matziev, même si je l'ai connu quand il a tourné ordure, valait bien mieux que lui. [Un journaliste] Au moins, une fois dans sa vie, il n'a pas fait honte à sa qualité d'homme. Qui peut en dire autant ? (p. 123)

Le narrateur constate les bonnes valeurs du colonel d'autrefois et peut-être est-il une victime de circonstance. Il n'est pas seulement et entièrement mauvais. Son expérience d'incarcération était certainement pénible. Claudel explore dans son livre,

¹⁵ Le Mal est un thème très saisissant dans *Le Rapport de Brodeck*. C'est encore plus frappant que dans *Les Âmes grises*.

Le Bruit des trousseaux, paru en 2002, le monde de l'enfermement. Il le connaît bien après avoir travaillé comme professeur dans une prison. C'est aussi un thème important de son film, *Il y a longtemps que je t'aime*, paru en 2008, où le protagoniste sort de la prison au début du film. Nous pouvons nous imaginer que l'enfermement pourrait cultiver la haine du colonel et ajouter à sa cruauté. Tandis que son emprisonnement est également un peu son excuse pour avoir fini mal. Ce sont des raisons de sa méchanceté qui l'entraîne vers son manque de conscience. Son expérience lui a appris qu'il ne paie pas de se battre pour la justice contre le pouvoir. V. Ovalde partage avec nous notre avis sur le thème de l'enfermement : « Claudel, [...] a enseigné onze ans dans les prisons ; il a tiré de cette expérience un livre [...] et bien plus encore : une interrogation persistante sur l'enfermement... »¹⁶. J.L. Douin prend part à cet avis autant dans un article sur le film, *Il y a longtemps que je t'aime* : « Un thème domine cette chronique familiale : l'enfermement. »¹⁷. Nous le trouvons également dans *Le rapport de Brodeck* où Brodeck est enfermé dans un camp de concentration. Dans tous les cas mentionnés, l'enfermement est dure pour l'homme coupable d'un crime ou non. C'est un châtement sévère.

Mierck et Matziev sont coupables de torture et d'un meurtre atroce mais étrangement ils ne se sentent pas coupables de rien. Ils ont perdu les sentiments communs d'appartenance à la communauté ainsi que le sentiment de culpabilité. Ils semblent avoir le jugement faux, l'esprit faux. Ils occupent des positions de pouvoir, liées à leur emploi et à leur statut. Les lois ne permettent pas la torture et la maltraitance de pouvoir. Au contraire, selon les lois, ils sont coupables des crimes mais cela ne les dérange pas. À cause de la situation extrême de guerre, Mierck et Matziev restent impunis et continuent d'exercer leurs métiers sans être critiqués ou condamnés.

Un autre personnage d'autorité et de pouvoir, le procureur de la ville pratique aussi son métier sans réprimande.

¹⁶ Ovalde, Véronique : « Le mal au cœur ». *Liberation.fr*, 13.03. 2008.

¹⁷ Douin, Jean-Luc : « Inflation littéraire et émotionnelle au rendez-vous du premier film de Philippe Claudel » (Pourquoi pas). *LeMonde.fr*, 19.03. 2008.

I.3. Les classes sociales (les petits gens/les bourgeois ; le faible/le fort)

Un des protagonistes du livre est Pierre-Ange Destinat, le procureur, surnommé Bois-le-sang et Tristesse. Son nom n'est pas choisi par hasard. Il est dur comme une pierre et l'ange de la mort parce que c'est lui, Destinat, qui détermine le destin des inculpés. Il est à la fois sans souci et conscient dans l'exercice de son métier mais tourmenté par la solitude et peut-être la culpabilité dans sa vie privée.

Je ne crois pas qu'il agissait par cruauté quand il réclamait et obtenait la tête d'un pauvre bougre [...] Il voyait l'imbécile, les cabriolets aux mains, en face de lui [...] et c'est à peine s'il le remarquait. Il regardait pour ainsi dire à travers lui, comme si l'autre déjà n'existait plus. Destinat ne s'acharnait pas contre un criminel en chair et en os, mais défendait une idée, simplement une idée, l'idée qu'il se faisait du bien et du mal. (p. 13-14)

Destinat fait seulement son métier. Il est tranquille et indifférent au sort des autres, des criminels, des gens de la basse classe sociale. Il porte sa « belle hermine encore sur le dos et son air de Caton,... » (p. 14) quand il va manger au *Rébillon* chez le patron Bourrache, le père de Belle de Jour, après chaque procès. Sa conscience n'a pas de scrupules, la justice est à lui. Il est un notable de la ville, « On en trouve une excellente représentation provinciale [...] dans le roman... »¹⁸. La province n'est pas très attirante pour les ambitieux mais un lieu idéal pour ceux qui ont un regard plutôt vague.

Les femmes importantes dans sa vie occupent une place à part. Toutes les trois meurent jeunes : Son épouse Clélis, pâle et malade meurt après six mois de mariage. Lysia, une jeune institutrice qui habite dans une maison située dans son jardin, dont il est épris. Et Belle de Jour, la fillette assassinée. C'est comme s'il était ensorcelé.

Même Destinat, avec son visage froid comme le marbre et ses mains de glace, avait pu tomber dans le piège de la beauté et du cœur qui cogne. Au fond ça le rendait humain, simplement humain. (p. 74)

¹⁸ Lançon, Philippe : « Des notables ». *Liberation.fr*, 28.05. 2004.

La beauté et le cœur qui cogne ici appartiennent à Lysia. Elle qui le surnomme Tristesse dans les lettres à son fiancé. Il n'est pas la seule personne dans la ville charmé par Lysia. Le procureur est touché aussi bien que tous les villageois par la beauté, la douceur, le sourire et la modestie de la jeune institutrice.

La maladie et ensuite la mort de son épouse semblent mystérieuses. Au début, le suicide de Lysia paraît étrange alors qu'il devient plus clair à la fin du livre. Le procureur est un suspect du meurtre de Belle aux yeux du narrateur-policier. Le cours de la vie du procureur est étrangement parallèle à celui de narrateur. Les deux sont veufs, seuls et misérables, et ils se rendent chaque jour sur la tombe de leurs femmes. Ils vivent avec des fantômes. Destinât a le grand tableau de sa femme, sous ses yeux chaque jour et le narrateur parle à sa femme morte. Tous les deux tourmentés, nous pouvons considérer leur culpabilité. Elle n'a pas la même origine mais elle est dure à porter pour les deux. Ils ont des raisons de la sentir tous les deux. Leurs âmes semblent empreintes de la même grisaille.

Le procureur garde son secret sans rien ne dire à personne. P.J. Catinchi nous donne une image convaincante de lui : « Une apparition dans un temps suspendu, un monde sans repères : les oies semblent égarées ; « le soleil se tasse ombre du procureur Destinât échappe à l'ordalie qu'on lui promet, meurtrier « éblouissant » ou ermite à la déprimante sagesse. Rejouant les duels dostoïevskiens dont le salut du monde est le seul enjeu. »¹⁹. Étant donné les circonstances, il pourrait être le meurtrier de Belle-de Jour. Ermite ou meurtrier, l'ambiguïté sur sa culpabilité reste jusqu'à la fin du livre. Il est pertinent de mentionner Dostoïevski et peut-être surtout son livre *Crime et châtiment*, paru en Russie 1866, quand nous traitons un sujet tel que la culpabilité. À cause du statut de procureur dans la société personne ne le questionne ni l'accuse. « Un procureur au début du siècle, c'était encore un grand monsieur. » (p. 13). Ce n'était pas approprié de soupçonner un aristocrate qui habite le Châteaux de la ville. En effet on ne touche pas aux riches. Il est aussi le procureur qui a le pouvoir de faire couper les têtes. Quand le narrateur apporte chez le juge son ancienne copine Joséphine, la récupératrice de basse classe, parce qu'elle avait vu le procurer parler avec la victime peu avant le meurtre, le juge réagit très fort parce-que les mots des petits gens ne valent pas grande chose.

¹⁹ Catinchi, Philippe-Jean : « Philippe Claudel, greffier des âmes mortes » (Littératures). *LeMonde.fr*, 12.09. 2003.

Il ne s'est rien passé, vous m'entendez... Cette folle a rêvé... Lubie, coquecigrue, délire d'ivrogne, vision ! Rien, vous dis-je. Et bien entendu, je vous interdis d'importuner Monsieur le Procureur, je vous l'interdis ! D'ailleurs, je vous l'ai déjà signifié, l'enquête est confiée au colonel Matziev. Vous prendrez vos ordres auprès de lui. Vous pouvez aller. (p. 149-150)

Même s'ils appartiennent à la même classe, le juge déteste le procureur. En effet le procureur est plus haut placé dans le classement social que le juge. Destinat fait partie de l'élite. Si nous regardons le paragraphe cité de près, nous trouvons un exemple de la langue « coquecigrue ». C'est un mot vieilli qui désigne un oiseau imaginaire, fabuleux. Les spécialistes de la littérature ont trouvé la langue de Claudel dans le livre notable. Comme par exemple P. Lançon, selon lui la langue est : « ...un parler populaire de naguère. »²⁰. Ce dernier écrit aussi « *Les Âmes grises*, le titre rappelle bien sûr *Les Âmes mortes*, publié en 1842 par [écrivain réaliste Russe] Gogol ; et il s'agit bien, comme chez le Russe, de peindre une vie provinciale à bout de souffle, écrasée sous la violence de la règle et l'amertume des soumissions de toute sorte. Mais pour le style, *Les Âmes grises* évoque plutôt *Les Âmes fortes*, publié en 1950 par Giono. »²¹. Pour reconstituer l'époque du roman, Claudel reconstitue un langage, fictif et imaginaire qui fait ressortir la province et ses habitants. La représentation de la soumission et de la classe sociale est aussi subtilement rendue par ce langage d'époque. Les faibles, les gens de la basse classe n'ont aucun chance devant les fortes, les aristocrates et les fonctionnaires.

Mais je pense [le narrateur parle] qu'il y a quelque chose de plus fort que la haine, c'est les règles d'un monde. Destinat et Mierck faisaient partie du même, celui des bonnes naissances, des éducations en dentelle [...] Penser qu'un des siens peut être un assassin, c'est penser que soi-même on peut l'être [...] Et ça, c'est peut-être le début de la fin, de la fin de leur monde. C'est donc insupportable. (p. 214-215)

²⁰ Lançon, Philippe : « L'adieu aux âmes ». *Liberation.fr*, 11.09. 2003.

²¹ *Ibidem*.

Ainsi expliquent les autorités l'innocence présumée du procureur. La société s'organise selon le groupement en classes sociales. Toutefois le comportement du procureur reste étrange et sa relation avec le père de Belle-de Jour après sa mort signale qu'il pourrait se sentir coupable. Mais coupable de quoi ?

L'ambiguïté sur qui est le meurtrier de la jeune fille reste un mystère presque tout au long du livre. C'est seulement dans le dernier chapitre que sont révélées des preuves indiquant le meurtrier. Après tout, c'est très probablement le petit Breton.

II. Les effets de la culpabilité dans *Les Âmes grises*

II.1. La souffrance/ le regret/ le remords/ le chagrin

« Pour essayer de comprendre les hommes, il faut creuser jusqu'aux racines. Et il ne suffit pas de pousser le temps d'un coup d'épaule pour lui donner des airs avantageux : il faut le creuser dans ses fissures et lui faire rendre le pus. Se salir les mains. » (p. 107). Ainsi décrit le narrateur les êtres humains. Nous ne sommes pas toujours très beaux. Il faut étudier « le pus » qui est le mal et le mauvais pour comprendre la nature des hommes. Il ne suffit pas seulement de regarder la surface que nous montrons de façon volontaire. Le narrateur n'essaie pas d'embellir la nature humaine. Nous sommes tous de la même nature. Comme Joséphine dit en s'adressant à lui :

Les salauds, les saints, j'en ai jamais vu. Rien n'est ni tout noir, ni tout blanc, c'est le gris qui gagne. Les hommes et leurs âmes, c'est pareil...
T'es une âme grise, joliment grise, comme nous tous... (p. 134)

Le narrateur-policier est peut-être l'âme la plus noire dans le livre puisque il est un meurtrier ainsi à la fin quand il a tout dit, tout écrit, il se suicide. Un suicide a longtemps été mal vu par la communauté et considéré un péché grave. Le narrateur sait que nous ne pouvons pas revenir de la mort. C'est final ainsi que le dit la citation *des Pensées* de Pascal : « Le dernier acte [la mort] est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » (p. 242). Il n'y a rien de beaux dans la mort, elle est pareille pour tous, irréversible comme la vie en fait. Le narrateur avance vers la mort avec chaque mot qu'il écrit. Après toutes ses souffrances la mort lui semble souhaitable, pacifique et un lieu où il peut se faire disparaître.

Au début du récit, le narrateur a honte parce qu'il est heureux. Il est amoureux de sa femme, Clémence, et ils attendent un enfant. Il se sent coupable en quelque sorte de bonheur, pendant que tout le monde autour de lui souffre de la guerre ou du meurtre de la fillette, Belle de Jour. Elle est ainsi décrit par P.J. Catinchi : « Une enfant belle comme le jour, cadette d'Ophélie, qui n'a sombré que par la folie des

hommes. »²². C'est la folie des meurtriers, des coupables. Sa mort n'est pas la faute de lui, quand même il éprouve un sentiment dérangeant. Sa vie va changer d'un coup, le jour où son chagrin prend la place de son bien-être.

Le narrateur ne peut pas se pardonner de n'avoir pas été à la maison tandis que sa femme, toute seule, était presque morte durant l'accouchement sanglant. C'est pourquoi il est misérable et souffre. C'est aussi la source de son sentiment de culpabilité. La guerre et le temps mauvais l'empêche d'arriver à la maison cette nuit fatale et il dort en ville. Le lendemain il arrive trop tard chez soi et elle meurt. En revanche, le bébé vit. Son amour pour sa femme est extrêmement fort²³. Clémence, sa femme est son étoile autour de laquelle il tourne. Après sa mort il continue à lui parler comme si elle était vivante. Il n'a guère de courage d'avouer son acte tragique envers leur enfant. Vingt ans ont passés quand il commence l'écriture et c'est encore difficile. Il écrit sa confession tout en écrivant cette histoire de l'Affaire, de la guerre, de la ville et des villageois. N. Franck rédige un article dans *Le Monde* où il compare l'écriture de narrateur-policier et Brodeck : « La mémoire, l'écriture. Si le héros des *Âmes grises* ressentait le besoin de raconter son histoire [...] Brodeck, lui n'y tenait vraiment pas. « I prefer not to », aurait-il pu dire s'il avait été anglophone. Mais les autres l'ont forcé »²⁴. Les deux protagonistes, dans les deux livres en question, écrivent leurs histoires. Le narrateur-policier écrit pour les mortes qui ne peuvent plus parler et Brodeck est contraint d'écrire. Nous avons une correspondance d'idées entre les deux personnages. C'est l'idée d'écrire pour ne pas oublier et peut-être pour tirer des leçons du passé. On peut se demander si c'est aussi le but de Claudel ?

Le père meurtrier paraît un peu étrange, curieux et presque incompréhensible. Il voit le bébé comme l'assassin de sa mère et ne développe aucun attachement pour lui.

Un innocent, comme on dit. L'avenir du monde. Un petit d'hommes. La perpétuation de la race. Mais pour moi, il n'était

²² Catinchi, Philippe-Jean : « Philippe Claudel, greffier des âmes mortes » (Littératures). *LeMonde.fr*, 12.09. 2003.

²³ Dans *Le rapport de Brodeck*, le protagoniste, Brodeck, survit aux camps d'extermination grâce à l'amour qu'il porte à sa femme. Il veut vivre pour elle, pour la retrouver. Cet amour ressemble à l'amour que le narrateur-policier a pour sa femme dans *Les Âmes grises*.

²⁴ Nouchi, Franck : « Brodeck, ce héros » (Littérature). *LeMonde.fr*, 31.08. 2007.

rien de tout cela, il était simplement ton assassin [...] le vrai du vrai, c'est qu'il t'avait tuée pour naître. (p. 276)

Le narrateur sait l'importance des enfants pour l'avenir des hommes. Pourtant cela ne change pas son avis. L'enfant est un étranger d'après lui qui intentionnellement tue sa mère, la femme aimée. L'âme du narrateur est blessée. Il souffre beaucoup et perd pour le moment la raison. Il n'était pas là au moment où sa femme avait besoin de lui. C'est pourquoi la mort de Clémence arrive de sa faute. Sa tourmente est l'effet de sa culpabilité. Il est malade de chagrin et ne supporte pas la présence de l'enfant. La conséquence tragique l'entraîne à tuer son propre descendant. Il est coupable du meurtre de son bébé. Cela le rend presque inhumain. Le médecin qui arrive à la maison devine tout, néanmoins il ne dit rien. Le narrateur n'est pas puni par les lois des hommes pour son crime horrible. C'est comparable aux résultats d'autres personnages du livre. Le juge, le colonel, le procureur ne sont pas punis pour leurs crimes non plus. Pour le narrateur misérable, dire la vérité à sa femme morte est accablant bien qu'elle soit morte. Elle, Clémence, porte un nom signifiant : « Vertu suivant laquelle celui qui a autorité de punir, est enclin à pardonner au coupable ou à modérer son châtement »²⁵ selon le dictionnaire. Il connaît la douceur et la miséricorde de sa femme mais il n'a pas confiance à lui-même. « Depuis si longtemps je me sens mort. » (p. 125). Il boit beaucoup de vin et mène une vie triste et morne.

Le pire, c'est que même aujourd'hui je n'ai aucun remords, et que je referais sans états d'âme ce que j'ai fait, comme je l'ai fait sans états d'âme alors. Je n'en suis pas fier. Je n'en suis pas honteux non plus. Ce n'est pas la douleur qui m'a fait faire cela. C'est le vide. (p. 277)

Le narrateur veut sauver son enfant du vide malheureux que sa vie soit destinée à devenir à ses côtés. Dans le film, *Il y a longtemps que je t'aime*, l'héroïne tue son fils. Elle souffre longtemps dans le silence parce qu'elle ne dit à personne la vraie

²⁵ Dictionnaire français en ligne, *Lexilogos, mots et merveilles d'ici et d'ailleurs*. (<http://www.cnrtl.fr/definition/clémence> site consulté 29.11. 2010.)

raison de son acte. « Claudel [...] insinue son éternelle culpabilité de mère assassine » écrit J.L. Douin²⁶. Bien qu'elle le tue parce qu'il est gravement malade et pour qu'il ne meure pas en souffrant énormément, elle est jugée par elle-même et par les autres. Il est certain que ce thème du parent qui tue son enfant, est un sujet proche de Claudel.

Avec l'explication du vide, le narrateur veut dire que le meurtre soit un acte de miséricorde. Il est possible qu'il cherche une justification. Pour un lecteur assez ordinaire, il est difficile à comprendre son point de vue. Mais si nous songeons à son rapport à son père, il est possible de jeter un peu de lumière sur son acte.

Je n'avais jamais aimé mon père, et je ne savais même pas pourquoi. Je ne l'avais jamais détesté non plus. On ne s'était pas parlé, c'est tout. Il y avait toujours eu la mort de ma mère entre nous, comme une épine, un pan de silence épais et qu'aucun de nous deux n'avait osé découper pour tendre la main vers l'autre.
(p. 120)

Cette relation néfaste avec son père a peut-être joué inconsciemment un rôle important au moment où il tue son enfant. Il ne connaît pas personnellement l'amour filial entre père et enfant. Le lecteur doit essayer de se mettre à la place du narrateur. Il est peut-être le plus grand criminel du livre mais aussi un homme seul et misérable. Dans une situation cruciale, il perd le bon sens et obstinément veut punir son enfant innocent pour un crime qu'il n'a évidemment pas commis. Il est coupable sans doute. Les effets de sa culpabilité sont graves. Le narrateur ressemble au procureur. Il n'y a pas de grande différence entre eux. Deux hommes capables de prendre la vie des autres, deux veufs, demi-vivants. Le narrateur dit : « Quant à moi je suis là. Je n'ai pas vécu. J'ai survécu seulement. » (p. 274). Il le fait avec l'aide des autres, les petites gens d'un cœur grand qui s'occupent de lui aux moments critiques. Il boit aussi beaucoup d'alcool. L'alcool et l'alcoolisme est très saillant dans le texte où il est accompagné par le malheur et la mélancolie. On boit pour essayer d'oublier son propre chagrin. Il a continué vingt ans afin d'arrêter. Les effets des crimes qu'il

²⁶ Douin, Jean-Luc : « Inflation littéraire et émotionnelle au rendez-vous du premier film de Philippe Claudel » (Pourquoi Pas). *LeMonde.fr*, 19.03. 2008.

commet lui-même et les autres, le regret, la conscience exigeante lui « travaille le cœur » (p. 11). Le sentiment de culpabilité a détruit sa vie. Il est largement tourmenté. Il ne peut rien changer. La vie s'écoule mais pas encore la sienne.

II. 2. La peur/ la honte

Le texte du livre est riche de descriptions de la nature et du temps sur lesquels appuient l'ambiance et l'intrigue. Le froid et l'eau gelée rendent une situation déjà triste encore pire. Et la boue des chemins tache les personnages faisant l'environnement sale et sordide. Le bruit des canons et la mauvaise odeur de poudre et de cadavres sont fort présents. Ainsi, le style est poétique quand il joue sur le sens visuel, auditif, olfactif et tactile du lecteur. Claudel peint des images fortes empreintes du réalisme souvent cruel et laid sans tomber dans la noirceur absolue. D. Martin partage notre avis : « On retrouve ici [dans le roman *Les Âmes grises*] tout ce qui a fait les grands romans de Philippe Claudel (*Meuse l'Oubli* et *Quelques-uns des cent regrets*, éd. Balland) : le ciel bas, l'eau grise, le malheur qui hante et la mort toujours proche, le chagrin qui rogne les cœurs, [...] Cette écriture [de Claudel] ample aux intentions cinématographiques : cet art qu'il a de construire une image et de lui donner du mouvement, de poser des couleurs dans le paysage. »²⁷. Elle accroît la perception du réel. C'est vrai que les souvenirs des instants horribles dévorent les cœurs et les âmes sensibles et de conscience. Les âmes qui sont plus grises que noires. Y. Simon mentionne, dans un article nostalgique sur les valeurs d'autrefois en France, ces âmes et le monde ancien de Claudel : « Les âmes grises, écrit Philippe Claudel qui décrit ces périodes où le mal fait mal, où la grisaille a remplacé la vaillance et l'orgueil de vivre. »²⁸. C'est tout sauf la vaillance que sent le jeune gendarme qui est au milieu du drame. Apparemment, il est un de ces personnages tenaillé par la culpabilité. Sa conscience n'est pas pourrie. Les souvenirs hantent les esprits normaux ainsi que le gendarme Louis qui regarde la torture du jeune Breton.

Je ne pouvais pas détacher mon regard du corps du prisonnier. Il s'était mis en boule, comme un chien, autour du pied de l'arbre [...] Et le gamin s'est mis à pousser de longs cris, des cris de bête

²⁷ Martin, Daniel : « Les Âmes grises ». Paris : *Magazine littéraire*, octobre 2003, p. 75.

²⁸ Yves, Simon : « Dans la France du tout-rampant ». *Liberation.fr*, 01.03. 2004.

[...] le juge et le colonel ont ri de plus belle à côté, je les entendais.
Les cris du gamin, c'était des crocs qui vous rentraient dans le
cœur. (p. 198-199)

La honte ne quitte jamais le gendarme Louis Despiaux qui garde les deux accusés
du meurtre de Belle de Jour. C'est extrêmement pénible d'avoir des « crocs [...] dans
le cœur », surtout pour un jeune homme peu auparavant sans expérience de malheur.
Cet événement le marque pour toujours.

Après la fameuse nuit [...] il a quitté la gendarmerie [...] ses
cheveux ont blanchi d'un coup, après la nuit du petit Breton. (p. 191)

Ces signes extérieurs montrent l'influence que l'événement exerce sur le jeune
gendarme et l'énormité de sa honte. « Je m'en voulais d'être un homme. » (p. 195).
Son grand regret est de ne pas avoir eu le courage d'intervenir quand il a vu la torture
de l'accusé. La jeunesse et l'estime pour l'uniforme l'a empêché de réagir autrement.
Il n'a jamais pu se pardonner. En raison de son jeune âge et de son respect pour
l'armée il a peur de s'opposer aux supérieures. Il se sent fortement coupable de
lâcheté et les effets de son expérience changent le déroulement de sa vie. Il quitte la
gendarmerie et fuit ce cauchemar qu'il a vécu. Ses sentiments envers le policier-
narrateur sont frustrés quand il lui pose la question : « Et vous [...] où vous étiez cette
nuit-là ? » (p. 201). Cette question laisse notre narrateur bouche bée. Il ne peut rien
dire pour s'excuser et si nous voulons aller plus loin sur la question nous pouvons
nous demander où nous sommes, nous-mêmes, quand le monde a besoin de nous²⁹.
C'est une question à laquelle nous n'avons pas de réponse comme c'est le cas pour
beaucoup de questions difficiles sur notre propre nature et notre réaction face à
l'injustice dans le monde.

²⁹ L'écrivaine finlandaise Sofi Oksanen exprime sa pensée, dans une interview par Karl Blöndal pour
le journal Morgunblaðið et déclare : « Ef fólk er sama skerst það ekki í leikinn ». Reykjavík :
Morgunblaðið, 03.11. 2010, p. 28. L'entretien porte sur la question du rôle de l'art et de la littérature
pour inclure les questions importantes du monde. Les livres peuvent ouvrir les yeux des lecteurs à
l'injustice dans le monde et parler pour les gens qui n'ont pas une voix ailleurs. Il faut bien suivre et
connaître ce qui se passe dans l'actualité pour avoir un point de vue et de se soucier. Si l'on n'est pas
au courant, on est indifférent et on ne fait rien. Il faut qu'on connaisse l'injustice pour qu'on soit
intéressé d'intervenir.

« Le chagrin tue. Très vite. Le sentiment de la faute aussi, chez ceux qui ont un bout de morale [...] Les bonnes gens partent vite. Tout le monde les aime bien, la mort aussi. » (p. 153). Les âmes un peu plus blanches que les autres sont ainsi affectées par les effets de la culpabilité. Plus exactement par le chagrin, le regret et le sentiment d'avoir fait du mal ou réagi de manière fausse, injuste.

Le bon père Lurant qui parle des fleurs comme on parle des hommes, abandonne sa paroisse. Il paraît être un personnage sage. Bien qu'il s'enferme dans le monde de la flore et le clergé, possiblement pour se protéger, rien ne lui échappe. « Un curé, c'est très malin, ça sait parfaitement rentrer dans les têtes et voir ce qui s'y passe » (p. 161), d'après l'expérience du narrateur. Les fleurs sont la passion dont il parle : « sans jamais prononcer les mots d'homme, de destin, de mort, de fin et de perte. » (p. 162). Nous savons cependant que les fleurs sont des êtres humains. Les noms de personnages féminins importants du livre sont quelques-uns les noms de fleurs. Nous avons remarqué les femmes-fleurs comme Belle-de-jour et Lysia « un prénom [...] dans lequel sommeillait une fleur » (p. 53) avec la connotation de fleur de lis ainsi que l'ancien royaume de France, et Agathe, la veuve prostituée, avec cœur d'or qui est selon le dictionnaire : « Nom donné à une variété de tulipes, parmi lesquelles figure l'*agathe royale* »³⁰ pour prendre des exemples. Les femmes et les hommes floraux du père Lurant sont divers et variés, et leurs couleurs, ou en fait leurs caractères, reproduisent toute la palette. Le curé a besoin de partir après la guerre comme en effet le gendarme Louis.

Nous ne savons pas s'il a eu de la peur ou la honte mais il doit être marqué par l'horreur de la guerre. Son but est d'évangéliser les tribus en Indochine. C'est assez loin pour s'enfuir et ne jamais retourner. La ville perd un père mais les « pays jaunes » (p. 165) gagnent un homme souriant qui va se soucier des milliers de fleurs inconnues. Il s'intéresse aux autres au contraire des égoïstes. Son nom Lurant dérive du même sème que le verbe luire qui égal briller. Pour ceux qui restent, ils perdent un homme positif qui brille par la bonté. C'est pourquoi les effets de sa fuite sont graves pour la ville. Avec lui un peu de lumière évanouit dans le pays pour en fait être allumée ailleurs.

³⁰ Dictionnaire français en ligne, *Lexilogos, mots et merveilles d'ici et d'ailleurs*. (<http://www.cnrtl.fr/definition/agathe> site consulté 04.01. 2011.)

II.3. Les personnages secondaires et leurs histoires symboliques

Claudiel nous montre plusieurs personnages secondaires et intéressants dans *Les Âmes grises*. Nous citons encore D. Martin : « Mais encore, sa façon d'aller cueillir des ambiances, des personnages secondaires et de les rendre inoubliables, ce qui donne de l'épaisseur à son propos, de l'ampleur à sa fresque : de quoi relativiser les obsessions morbides de son narrateur. Ils sont ainsi nombreux, notables et mécréants, cabaretiers, soldats, fragiles amoureuses... Ils le croisent, l'interpellent ou le contredisent, sans parvenir à le rassurer ni le rendre meilleur. »³¹. Il n'est pas possible de les traiter tous dans ce mémoire mais nous avons choisi quelques uns qui sont assez importants. Particulièrement ceux dont les histoires sont symboliques. La guerre est toujours la toile de fond et le destin des personnages nous touche.

Dans une guerre tout le monde souffre. La perte est désastreuse mais la victoire coûte aussi toujours cher. La guerre est dirigée par des hommes et ils sont coupables du massacre des hommes. Il s'agit des frères qui se battent. Le petit récit sur le père du narrateur qui vit presque en solitaire dans un village est un bon exemple. Seulement un autre habitant reste dans le village autrement abandonné. Ils ont le même âge et développent une sorte de relation de haine et d'amour.

Deux fous dans un village fantôme [...] Tous les matins, avant que le jour se lève, Fantin Marcoire venait baisser son pantalon et chier devant la porte de mon père. Et tous les soirs, mon père attendait que Fantin Marcoire soit couché contre le flanc de sa vache pour en faire autant devant sa porte. Cela a duré des années. Comme un rituel. Une forme de salut. La politesse du bas-ventre [...] Ils se haïssaient sans trop savoir pourquoi depuis ce moment. (p. 118)

Ces descriptions sont surprenantes et peut-être faites pour choquer. Toutefois, il n'y a rien délicat ou de gracieux en ce qui concerne la haine et la guerre. Les deux voisins ne savent pas comment arrêter la connerie. Ils souillent leur propre village. Les deux hommes, fondamentalement pareils, habitant le même village, pourraient signifier deux nations dans le même pays qui ne savent pas faire la paix et finissent

³¹ Martin, Daniel : « Les Âmes grises ». Paris : *Magazine littéraire*, octobre 2003, p. 75.

par se détruire. En outre personne ne se souvient plus, le commencement de cette tragédie humaine.

Dans une guerre nous avons certainement des crimes et des coupables. Et les conséquences évidentes sont horribles. Un pays détruit et les hommes morts. Les coupables restent le plus souvent impunis. C'est en fait comparable aux destins des criminels du livre. S'ils sont punis, c'est par leur propre sentiment de culpabilité.

Nous avons cependant des personnages dans ce livre dont on peut dire que la guerre soit directement coupable de leur misère dans le sens où ils ne supportent pas les difficultés et les peines qu'elle leur apporte. C'est le cas de celui qu'on appelle Le Contre, l'instituteur de la ville. Il « n'était plus mobilisable » (p. 50), ce que veut dire qu'il ait déjà eu une expérience de guerre.

Le gars avait sans doute commencé à perdre pied depuis longtemps
[...] Il dépassa la borne un jour de grande canonnade [...] La folie,
c'est un pays où n'entre pas qui veut. (p. 50-51)

Le Contre n'endure plus les signes de la guerre, le bruit et l'odeur de la poudre et de la charogne. Dans la classe il enlève tous ses vêtements et en chantant La Marseillaise il dégrade le drapeau. Il est fini, anéanti par la guerre. Le Contre incarne la folie de la guerre. Dans les circonstances différentes, il aurait peut-être eu une chance de réussir.

Il fallait remplacer Le Contre. « Des autorités [...] avaient grand besoin de bourrer des crânes et de fabriquer au kilo du jeune soldat... » (p. 52). L'instituteur doit enseigner le revanchisme pour motiver les futurs soldats. Lysia Verhareine « Un vrai rayon de soleil » (p. 53) devient la prochaine l'institutrice de la ville. Elle, la belle aimable et souriante, est tout l'inverse de la guerre. Néanmoins, elle a un secret.

La demoiselle qui regardait toujours très au-delà du paysage,
comme si elle avait cherché à s'y projeter, à s'y perdre, tout en
serrant nos mains... (p. 56)

Son fiancé se bat dans la guerre pas loin de la ville. C'est pourquoi elle semble être distraite. Elle pense à lui. « La petite institutrice gardait son sourire de lointain. » (p. 64). Elle vient dans la ville pour être près de son bien-aimé. Lysia est bien reçue

par tous les villageois ce qui ne s'entend pas de soi-même. Au contraire, on se méfie normalement des inconnus.

Nous eûmes tôt fait de l'adopter. Notre petite ville pourtant ne se plaît guère à s'ouvrir aux étrangers [...] mais elle sut séduire tout son monde avec des riens,... (p. 70)

Même le procureur glacé est touché par la lumière qu'elle emporte. Car elle est aimée par tous, c'est d'autant plus atterrant qu'elle se suicide après la mort de son fiancé. Elle qui symbolise le beau et l'espérance, l'opposition de la guerre, est également une âme grise. C'est simplement une question de nuance. Elle est coupable d'éteindre l'espoir qu'elle avait auparavant allumé dans les cœurs des villageois. Son amoureux est tué dans la guerre. Désespérée de chagrin, elle ne peut se résigner à sa mort. Son suicide est ainsi l'effet de la guerre aussi bien que le destin du Contre. Les âmes sensibles ne survivent pas les harcèlements directs ou indirects de la guerre. La guerre coupable est le fait des hommes mais les responsables ne sont jugés coupables ni condamnés.

Conclusion

Comme nous avons précisé dans l'introduction de ce mémoire, le but de notre travail était de jeter de la lumière sur l'œuvre de l'écrivain Philippe Claudel et la façon dont il présente la nature humaine en ce qui concerne la culpabilité, ses raisons et ses effets, spécifiquement dans le roman *Les Âmes grises*. Nous avons vu qu'au début du livre un crime est commis, un meurtre d'une fillette dans une ville hypothétique située près d'un champ de bataille d'une guerre. Claudel met ce meurtre singulier d'une innocente dans le contexte du massacre des soldats au nom de la guerre. Il est certes qu'il y a des coupables dans les deux cas.

Notre tâche était d'analyser à travers les personnages principaux, les raisons pour la culpabilité dans le roman. Nous avons vu les hommes de pouvoir coupables de crimes sans se sentir coupables de rien. À cause de leur position sociale et la situation extrême de la guerre personne n'ose ils contredire. La nature égoïste du juge Mierck est détestable sans être punissable. En revanche, il est certes un criminel lorsqu'il admet la torture. Le tortionnaire au propre est le colonel Matziev, un ancien héros. Les deux corrompus malmènent leur pouvoir emportant des conséquences graves. Ils restent sans aucun remords et impunis. Un autre puissant dans la ville est l'aristocrate et le procureur Destinac. Il est soit un solitaire soit un assassin. L'ordre du monde, le classement social, le met à l'abri des questions concernant l'Affaire. Néanmoins, il a un air méfiant comme s'il était tourmenté par la culpabilité.

Nous avons ensuite traité les effets de la culpabilité sur les personnages du livre. Nous sommes tous joliment gris disait Joséphine au narrateur-policier qui est probablement l'esprit le plus noir du livre. OÙ le colonel tortionnaire. La noirceur est difficile à estimer. À vrai dire le narrateur n'arrive pas à se pardonner sa négligence de sa femme, donc son suicide est l'effet de la culpabilité envers sa femme. Quant au meurtre de son enfant, c'est très dur à comprendre et le motif reste discutable mais il a des excuses. Les personnages les plus hantés par le sentiment de la culpabilité sont de préférence les gens avec conscience. La solution de leurs crises est de s'enfuir. La fuite est l'effet de leur sentiment de culpabilité réelle ou fausse mais assez véritable pour qu'ils prennent ces mesures sévères. Nous avons vu la galerie large de personnages. Entre autres ceux qui symbolisent la folie de la guerre, la haine ou l'espérance.

La culpabilité se fait voir d'une manière très variable. Nous avons vu ceux qui n'éprouve aucun sentiment de culpabilité même s'ils sont coupables des crimes graves. De plus il y a d'autres qui sont tourmentés par la culpabilité parce-qu'ils n'ont pas réagi justement dans une situation compliquée. Ensuite nous avons les criminels coupables mais impunis. Les raisons pour la culpabilité sont aussi variées que les personnages. Les effets de la culpabilité sont toujours néfastes. Soit on est malheureux, soit on s'enfuit, soit on se suicide. Dans tous les cas, elle est lourde à porter pour longtemps. Les personnages qui ne sont pas condamnés ne savent pas comment se pardonner, c'est pourquoi ils sont misérables. Il faut apprendre à se pardonner à soi-même.

Nous avons appris que la culpabilité détruit et tourmente les hommes. La nature humaine n'est pas très différente d'une personne à une autre. Nous sommes tous les âmes grises. Personne n'est entièrement innocent ou entièrement mauvais, ni blanc ni noir. L'histoire de l'homme dans la guerre ainsi que l'injustice du monde continue. Un homme seul ne peut pas changer l'ordre du monde. La plupart d'entre nous sont aussi des égoïstes éternels. Nous sommes coupables d'indifférence et de négligence. Il faut se soucier du sort des autres de près ou de loin. La culpabilité suit l'homme. Elle est une part de la nature de l'homme qui a les racines dans la conscience et la morale. Peut-être peut-on se permettre d'espérer qu'un jour les hommes blancs plutôt que les hommes gris dirigeront nos sociétés. La lecture des livres comme ceux de Philippe Claudel nous permet de réfléchir sur les défauts et les dangers de la nature humaine mais aussi à l'importance de la prise de conscience, à la complexité de cette nature et à l'importance du pardon dans la vie de chacun comme dans la vie de toute communauté humaine.

Bibliographie générale

Angelo, Yves : *Les Âmes grises*. Un film. Epithète Films-France 2 Cinéma, 2005.

Blöndal, Karl : « Ef fólki er sama skerst það ekki í leikinn ». Reykjavík : *Morgunblaðið*, 03.11. 2010.

Brunel, Pierre. Lecherbonnier, Bernard. Moatti, Christiane. Rincé, Dominique : *Littérature XX^e siècle*. Paris : Nathan, 1989-2004.

Brunet, Marie-Hélène. Labouret, Denis. Naugrette, Florence. Jurado, Monique. Vopilhac-Auger, Catherine : *Littérature, tome 2, XIX^e et XX^e siècles*. Paris : Bordas, 2001.

Catinchi, Philippe-Jean : « Philippe Claudel, greffier des âmes mortes » (Littératures). *LeMonde.fr*, 12.09. 2003.

Cauchi-Bianchi, Frédérique. Cazanove, Cécile de. Dauby, Isabelle. Fustec-Dèmery, Annie Le. Guillou, Marlène. Pottier, Jean-Michel. Sivan, Pierre. Thoizet, Evelyne : *Français, Méthode & Activités, Préparation au Baccalauréat*. Paris : Nathan, 2004.

Claude Hubert, Marie. Gardes Tamine, Joëlle : *Dictionnaire de critique littéraire*. Paris : Armand Colin/SEJER, 2004.

Claudel, Philippe : *Les Âmes grises*. Paris : Éditions Stock, 2003.

Claudel, Philippe : *Le Bruit des trousseaux*. Paris : Éditions Stock, 2002.

Claudel, Philippe : *Le café de l'Excelsior*. Paris : La Dragonne, 1999.

Claudel, Philippe : *Meuse l'oubli*. Paris : Éditions Stock, 1999.

Claudel, Philippe : *Quelques-uns des cent regrets*. Paris : Éditions Stock, 2005.

Claudel, Philippe : *La petite fille de Monsieur Linh*. Paris : Éditions Stock, 2005.

Claudel, Philippe : *Il y a longtemps que je t'aime*. Un film. UGC YM, UGC IMAGES. France 3 Cinéma, 2008.

Claudel, Philippe : *Le rapport de Brodeck*. Paris : Éditions Stock, 2007.

Douin, Jean-Luc : « Inflation littéraire et émotionnelle au rendez-vous du premier film de Philippe Claudel » (Pourquoi pas). *LeMonde.fr*, 19.03. 2008.

Échelard, Michel : *Histoire de la littérature en France au XIX^e siècle*. Paris : Hatier, septembre 1984.

Harang, Jean-Baptiste : « Le prix Renaudot aux « Âmes grises » ». *Liberation.fr*, 04.11. 2003.

Jónsson, Davíð Þór : « Úrelt lög » (Bakþankar). Reykjavík : *Fréttablaðið*, 18.09. 2010, p. 44.

Koning, Christina : « Grey Souls ». London : *The Times*, 15.04. 2006.

Lançon, Philippe : « L'adieu aux âmes ». *Liberation.fr*, 11.09. 2003.

Lançon, Philippe : « Des notables ». *Liberation.fr*, 28.05. 2004.

Leggewie, Robert : *Anthologie de la littérature française, tome II, Dix-neuvième et vingtième siècles*. New York : Oxford University Press, 1990.

Martin, Daniel : « Les Âmes grises ». Paris : *Magazine littéraire*, octobre 2003, p. 75.

Nouchi, Frank : « Brodeck, ce héros » (Littératures). *LeMonde.fr*, 31.08. 2007.

Ovalde, Véronique : « Le mal au cœur ». *Liberation.fr*, 13.03. 2008.

Yves, Simon : « Dans la France du tout-rampant ». *Liberation.fr*, 01.03. 2004.

Sources sur internet

Arguedas, Pasqual : « Philippe Claudel ». *Calou, l'ivre de lecture*, 2010.
(http://calounet.pagesperso-orange.fr/biographies/claude_l_biographie.htm site consulté 21.09. 2010.)

Carpentier, Mélanie : « Biographie de Philippe Claudel ». *Evene.fr*, 2008.
(<http://www.evene.fr/celebre/biographie/philippe-claudel-14999.php> site consulté 21.09. 2010.)

Carpentier, Mélanie : « Le conteur humaniste ». *Evene.fr*, mars 2006.
(<http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-philippe-claudel-petite-fille-monsieur-linh-295.php> site consulté 25.01. 2010.)

Carpentier, Mélanie : « De l'ombre à la lumière ». *Evene.fr*, mars 2008.
(<http://www.evene.fr/cinema/actualite/interview-philippe-claudel-longtemps-que-je-t-aime-1246.php> site consulté 25.01. 2010.)

Dictionnaire français en ligne, *Lexilogos, mots et merveilles d'ici et d'ailleurs*.
(<http://www.cnrtl.fr/definition/clémence> site consulté 28.11. 2010.)

Jarry, Hélène : « Philippe Claudel ». *La France en Chine*, 30.08. 2005.
(<http://www.ambafrance-cn.org/Philippe-Claudel.html?lang=fr> site consulté 03.02. 2010.)